

# Ernest

# Le Cordonnier

Christian PROUST



*Feuilles de vie*



# Ernest le Cordonnier

Avec la complicité de Christian PROUST

Biographe

« Feuilles de vie »

[www.feuillesdevie.fr](http://www.feuillesdevie.fr)

## **Préface**

Armand, Ernest CATTUS est né à Chalandray dans la Vienne le 23 mai 1900, une bien belle année...

Il était l'avant-dernier d'une fratrie de 10 enfants, trois frères et six sœurs, élevés dans une maison de cultivateurs. La misère à l'état pur.

Autant que je me souviens de lui, je l'ai vu boiter. Etait-ce de naissance ? Probablement.

Il ne fut pas un héros, pas même un soldat. Il fut un homme droit, à la fois sévère (avec sa femme et ses enfants) et tendre (avec ses petits-enfants et avec tous les enfants du village).

Décédé en 1978, j'ai souhaité le retrouver, le temps d'écrire ce livre.

## **L'homme qui rêvait de voler**

Pépé Nénesse m'appelait :

— Allez viens, y'a un avion qui va passer. Je l'entends de loin.

Et moi, je n'entendais rien. J'allais le lui dire, mais il était déjà sorti de « la boutique », le nez en l'air et le regard vif, à la recherche d'un point noir invisible.

—Tu vois, je te l'avais bien dit.

Il jubilait comme un gamin qui aurait reçu une poignée de caramels mous à un centime. J'ai entendu d'abord un léger vrombissement, puis j'ai aperçu le fameux point noir qui sortait du soleil. Grand-père avait posé un banc à côté de la porte de la cordonnerie. Je venais de comprendre quel en était son usage. Les deux mains croisées sur sa canne il s'était assis et regardait émerveillé la trace blanche qui suivait l'avion. Un coup de feu éclata.

— T'inquiète pas petit, c'est le mur du son. Ces engins ils sont capables d'aller plus vite que la lumière, tu te rends compte ?

Pas vraiment, mais ce dont je m'apercevais, c'est que ce petit bonhomme, qui était mon aïeul, rêvait de voler. Le temps pour lui semblait s'être arrêté. Son visage ne bougeait plus, la moustache étonnamment au repos. Il était parti pour je ne sais quelle destination. Lui qui n'avait fait qu'un seul voyage dans sa vie. Vingt kilomètres pour aller de son village natal jusqu'à la commune de *La Peyratte* où il avait ouvert à la fois une cordonnerie et un café. C'était en 1924, l'année de la mort de son père.

Brusquement il avait basculé son corps en prenant appui sur le banc, de son poing fermé. La jambe raide, il s'était rétabli avec sa canne et tout en claudiquant était revenu dans sa « boutique ». C'était une pièce qui ne devait pas faire plus de 6 m<sup>2</sup>, qui sentait bon le cuir et la colle et qui renfermait des trésors dans de belles petites boîtes. Dans les boîtes en bois, des pointes, que l'on appelait des « semences », de toutes dimensions attendaient de passer à l'action. Dans celles de carton, des paires de chaussures, toutes alignées, lustrées à faire pâlir un miroir, guettaient leur propriétaire. Nénesse ne lésinait pas sur « l'huile de coude ».

## L'homme qui rêvait de voler

A chaque fois que j'entends un avion, je repense à cette scène qui s'est déroulée il y a plus de quarante ans.

## **La petite reine**

Au mois de juillet, Radio Luxembourg dirigeait la maison du cordonnier de La Peyratte.

A 13h, ainsi qu'aux environs de 16h et parfois encore plus souvent, Ernest quittait brusquement son travail pour monter les vingt marches qui le séparaient du... Tour de France. A dix centimètres de son gros poste de radio vernis, il buvait avec voracité les paroles du « speaker ».

Cette année-là, en 1964, ce fut l'apothéose... J'avais 12 ans et j'étais en vacances chez lui. En fait, ma maison était à un kilomètre de celle des grands-parents, mais j'avais l'impression d'être parti à l'autre bout du monde.

Un certain Jacques Anquetil tentait de gagner le Tour de France pour la cinquième fois. Effarant ! Ce jour-là, alors que j'étais en train de prendre un bol de chocolat au lait sur la terrasse, j'ai vu une main glisser le long de la rampe en fer de l'escalier qui montait jusqu'à moi. Mon grand-père semblait courir dans les marches, la canne devenue tout à coup inutile.

— T'as pas encore fini ? Presse-toi, on va rater l'arrivée.

— L'arrivée de quoi Pépé ?

— Bougre d'âne, du Tour de France. Maître Jacques va le gagner pour la cinquième fois, te rends-tu compte ?

Je replongeai mon nez dans le bol, ce qui ne le découragea pas. Il poursuivit.

— En 61, ce gars-là a remporté toutes les étapes. Cela ne plaisait à personne. On lui reprochait d'avoir « tué le Tour ». A l'arrivée au Parc des Princes, les spectateurs le sifflaient. J'ai bien peur que ça recommence aujourd'hui.

— Il n'y a plus de surprise avec lui et...

— T'as vu ce bonhomme ? Increvable ! Quatre victoires consécutives, ce serait l'exploit de tous les temps s'il gagnait aujourd'hui.

— C'est ton préféré Pépé ?

— Avant lui, j'aimais bien Jean Robic, mais « Bi-quet » a arrêté, il y a cinq ans. Il n'en pouvait plus. Petit, j'en ai pleuré.

Brusquement, il s'est arrêté et on a entendu Radio Luxembourg annoncer la victoire « incroyaaable » du Grand Jacques. Grand-père était ému, et moi aussi. Je crois bien qu'à ce moment-là il était lui-aussi au Parc des Princes.

Tous ceux qui se souviennent d'Ernest le revoient avec son vélo. Il avait un drôle de porte-bagage sur la

roue avant. Il l'enfourchait pour tous ses déplacements. Il retrouvait ainsi une agilité, presque une légèreté, qui lui faisait tant défaut. Je me demande même s'il n'a pas conduit ma mère à la maternité de Parthenay, assise sur le porte-bagage. Je ne suis pas sûr de ce souvenir mais avec « sa petite reine » Ernest pouvait tout envisager. Il était un prince sur son vélo.